

## 8 Société et Culture

## Ici et Ailleurs

• Concert

Annie-Flore Batchiellilys  
ce soir à l'Institut français

Photo : DR

La sirène de Mighoma sera en concert à l'Institut français (IF) de Libreville aujourd'hui à 20h. Le spectacle, qui s'annonce déjà haut en couleurs, permettra à l'artiste de dévoiler, à ses nombreux fans, un pan de son nouvel album, "A l'angle de mon être". Un délice dont le public de l'IF aura la primeur ce soir.

• Tourisme  
Dresde veut faire oublier Pegida

La ville de Dresde (Est de l'Allemagne) a vanté, hier, à Berlin, ses atouts touristiques, tentant de faire revenir les touristes effrayés par les manifestations du mouvement islamophobe Pegida et les actes anti-réfugiés qui ont terni son image. Septième ville Allemande en terme de visiteurs touristiques, Dresde, traversée par l'Elbe, est connue pour son architecture baroque. Le cas de la Frauenkirche, somptueuse église détruite dans le bombardement de la ville en 1945 et reconstruite à l'identique pierre par pierre.

• Cinéma  
Un mélange de "Jump Street" et "Men in Black" en préparation

Le réalisateur des "Muppets" James Bobin a reconnu, mercredi, qu'un film fusionnant les comédies policières "Jump Street" et de science-fiction "Men in Black" était en développement. L'idée d'une fusion entre les deux univers de ces films a été dévoilée par des emails dérobés et mis sur internet lors du piratage de Sony fin 2014.

• Histoire

Le harem "école de la vie" pour les femmes

L'épouse du président islam-conservateur turc Recep Tayyip Erdogan, Emine, a estimé, mercredi, que le harem ottoman, source de multiples fantasmes dans le monde occidental constituait "une école pour les membres de la dynastie ottomane et un établissement scolaire pour la préparation des femmes à la vie". Sous l'empire ottoman, le harem rassemblait les courtisanes du sultan. Confidentes, favorites et esclaves sexuelles, elles y recevaient une éducation littéraire, artistique ou pratique mais pour le seul bon plaisir du sultan, dont elles restaient la propriété.

Rassemblés par C.G.K

## Exposition

## Afrik'expo s'exporte à Libreville



Photo : SNN



Photo : SNN

Les représentants des médias. (photo de gauche) face à L'organisatrice d'Afrik'expo, Nadine Ebelle Koto (3e à partir de la gauche) et les artistes invités.

SNN  
Libreville/Gabon

**En prélude à cette exposition panafricaine d'arts plastiques, prévue du 11 au 12 mars courant à la résidence hôtelière Nomad, sur le thème "L'Humain", l'initiatrice du projet a organisé hier une conférence de presse.**

L'ORGANISATRICE de l'exposition internationale "Afrik'expo", Nadine Ebelle Koto, qu'accompagnaient les sept artistes plasticiens invités, ainsi que le commissaire de l'expo Mimi Errol, étaient hier face à la presse à la résidence hôtelière Nomad, cadre de cette manifestation culturelle qui s'ouvre ce jeudi à Li-

breville. L'objectif était de présenter au public gabonais les attentes du projet Afrik'expo et les spécificités des œuvres réalisées par chaque artiste. L'ambition de l'exposition étant, selon ses organisateurs, de proposer une synthèse à la fois ambitieuse et accessible de "l'humain" dans tout son aspect et dans toute son essence. Cet "humain"

dont la responsabilité est fortement engagée dans l'état fiévreux de la planète Terre.

Plantant le décor, Nadine Ebelle koto a indiqué que le projet Afrik'expo est avant tout le fruit d'une initiative privée. A ce titre, il est « une plate-forme culturelle mise en place pour permettre un échange entre artistes du continent, et pour faire découvrir la richesse de la peinture, de la photographie et de la sculpture contemporaine africaine », a-t-elle dit.

Cette initiative doit pouvoir servir de référence dans la promotion de l'art africain dans toute son essence. Surtout qu'à terme, a-t-elle renchéri, l'événement se veut pérenne et devra compter parmi les grands rendez-vous culturels du Gabon.

A tour de rôle et dans un style propre à chacun : artiste-photographe, peintre-graphiste, plasticien-monumentaliste ont instruit les journalistes sur les particularités de leurs

œuvres. L'artiste-peintre gabonais Boris Nzebo, notamment, explore la condition humaine à travers la coiffure.

Au cours du débat qui a suivi, les journalistes ont voulu savoir, entre autres, comment ces artistes professionnels parvenaient à vivre de leur art. Pour ces spécialistes, l'originalité, la persévérance et la mise en place d'un réseau de diffusion sont les règles d'or pour répondre à cette préoccupation.

A noter que sept plasticiens que sont Myriam Mhindou (photographe franco-gabonaise), Maurice Olimbo (peintre gabonais), Freddy Tsimba (sculpteur) et Eddy Kamuanga, Maludi Houston, Visthois Mwilambwe Bondo (RD Congo) et Boris Nzebo (Cameroun), tous peintres, confrontent dès ce jour leurs regards sur l'humain au cours de cette exposition ouverte à tous, à la résidence hôtelière le Nomad, au nord de Libreville. Tous les amoureux d'art y sont attendus.

## Chronique littéraire

## Au bal des éditeurs gabonais, tenue correcte toujours non exigée

LA littérature gabonaise, tous genres mêlés, prend chaque jour du volume et du poids. C'est presque un truisme, que de le rappeler ici. Sur le plan quantitatif, le débat va donc bientôt être clos. Nous qui sommes privilégié d'avoir un poste d'observation d'où nous suivons de près ces sorties éditoriales nombreuses et fréquentes, nous sommes ébahi et déçu de constater une permanence dans un laisser-aller qui n'est pas de bon augure. Une incurie préjudiciable à tout le monde : écrivain, éditeur, libraire, bibliothécaire, lecteur.

Certes, depuis Karl Marx, nous savons qu'en matière de production, il arrive toujours, tôt ou tard, un moment où quantité devient qualité. Mais ce temps béni ne tombe jamais du ciel. Il résulte d'un travail sérieux, rigoureux, patient et surtout permanent, qui installe une certaine atmosphère, un état d'esprit, une manière de faire, une culture.

A ce que nous relevons, les éditeurs gabonais, installés ici ou ailleurs, semblent peu se préoccuper de la qualité de leurs produits. Excepté un ou deux chez qui le soin accordé aux ouvrages de leurs écrivains est notable, tout le reste brille par une négligence inqualifiable. Comment concevoir qu'un essai, un roman, un recueil de nouvelles ou de poèmes, un manuel, etc., soit publié, c'est-à-dire offert au lecteur, avec une quantité impressionnante de fautes ou de maladrotes stylistiques, par page ? Qui pourra l'expliquer, lorsqu'on sait qu'un ouvrage à paraître passe, en principe, entre plusieurs mains ?

Certes, le premier assis sur le banc des accusés reste l'écrivain lui-même, qui n'est peut-être pas suffisamment outillé en ressources de la langue française dans laquelle il choisit de s'exprimer. Mais, dès lors qu'un éditeur accepte de publier son manuscrit, moyennant finance puisque publié à compte d'auteur presque chaque fois, le vrai responsable de cette catastrophe n'est autre que lui. D'autant que, sur le contrat d'édition, une clause sur le travail de relecture-correction est prévue. Et nous savons que les écrivains déboursent des sommes importantes pour se faire éditer par ici.

Alors, lorsqu'un livre sort, surchargé de fautes, dépourvu de la moindre esthétique, avec des formats quelconques et une qualité de papier peu recommandée, comment le tolérer ? Qui l'expliquera ?

Plusieurs fois, nous nous sommes permis d'engager des discussions, en aparté, avec des éditeurs et des écrivains sur ce drame. Les écrivains, trop facile, mettent en accusation les éditeurs, dont ils disent qu'ils ne reportent pas convenablement leurs corrections, car trop pressés d'encaisser les sous et de passer à l'écrivain suivant. Les éditeurs, pour leur part, mettent en cause... les écrivains. Leur argument ? Le même que celui des écrivains : ceux-ci seraient trop pressés de voir leurs livres paraître et se lassent vite de relire et de revoir leurs copies.

Si les uns et les autres ont raison, nous pensons que les éditeurs sont les premiers et les seuls responsables de cette catastrophe qui se répand. Ils sont au cœur du processus éditorial. Ils ont une image, une marque à défendre. Ils ont leur mot à dire, qui compte double, dans l'amélioration de l'ouvrage qui leur est soumis, même publié à compte d'auteur. Et si le propriétaire du manuscrit n'est pas d'accord, eh bien qu'il aille voir ailleurs si l'herbe y est plus verte. Mais un livre bourré d'incorrections sur chaque page, et qui paraît tel quel, c'est impardonnable. Cela traduit un manque de respect total pour le libraire, le bibliothécaire et le lecteur. Par voie de conséquence, cela donne une idée de la psychologie de l'éditeur : élégance du parvenu, morale du faussaire.

Lorsque l'on vient écrire après tous les grands noms de la littérature négro-africaine des années 50, 60, 70, et qu'on ne fait pas à peu près comme eux, voire mieux, c'est qu'il y a un problème. On nous avancera peut-être que cette littérature et ces éditeurs traduisent la baisse générale du niveau dans le système éducatif. A quoi nous répondons que, dans ce cas, prière de ne pas se lancer dans l'écriture, ni dans l'édition, domaines qui exigent qualification, compétence, efficacité, professionnalisme.



RN

L'UNION 2016